Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 79 (1952)
Heft: 5

Artikel: Victoire en profondeur
Autor: Thibon, Gustave
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-228093

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

histoire oubliée, ce sentiment que j'éprouve ici, de cotoyer d'immenses dormeurs.

Dites-moi, amis lecteurs, si une bonne fois on commençait à les réveiller, ces dormeurs géants, qui sont notre patrimoine. Je ne sais encore comment. Ce serait dur, car il faut que je vous dise qu'il y a une consigne de silence. Je la dénonce, parce que voici vingt-cinq ans que je m'y heurte. Pour quelles raisons de corniflets ne veut-on pas que les Vaudois aient une histoire, je ne sais, mais je sais en tous cas très bien que c'est ainsi.

J'ai ouvert, comme je le fais toujours, le merveilleux dictionnaire historique de Martignier et de Crousaz ; lisez-le à l'article Champvent ; ça bouge, c'est vivant, il y a des gens avec des passions et des aventures ; en deux lignes, on en voit long.

Mais que demain je reprenne la piste Martignier et de Crousaz, paf... on me collera un coup d'étouffoir. J'en sais quelque chose, je sors d'en prendre. J'avais trouvé des anecdotes sur Lausanne, je les avais dépoussiérées, c'était mon seul et petit mérite. Non, non, m'a-t-on dit, pas de ça. Il ne faut RIEN dire.

D'où je conclus que Martignier et de Crousaz doit être un mauvais livre. Un livre que les autorités déconseillent. Un livre sur quoi on fait le silence.

Pourquoi ne faut-il rien dire ? Au nom de quoi ? Ne sait-on pas ici, à trois heures de la Bourgogne, que l'histoire fait marcher le commerce ? Ne sommes-nous plus un pays de tourisme ? Voulons-nous vendre des paysages expurgés ? Sommes-nous si froussards que nous avons peur que des histoires vieilles de quatre et cinq siècles ne reviennent à la surface. « Pas d'histoires », c'est une triste devise. Nous avons eu la chaste Reine Berthe, c'est entendu, et le Major Davel, qui était garçon et tranquille. Mais nous avons aussi d'autres gens, dans notre histoire. Seulement, on ne nous en parle pas. L'eau de rose, ça va durer encore combien de temps ?

Victoire en profondeur

C'est sous ce titre que nous reproduisons, ici, un article de Gustave Thibon, poète et paysan français qui fit récemment parler de lui à Radio-Lausanne et qui, nous en sommes sûrs, intéressera notre authenthique paysannerie vaudoise.

Les hommes d'aujourd'hui sont pour ainsi dire installés dans une révolution permanente. Les mœurs, les institutions ont permis toute espèce de continuité. Les régimes comme les doctrines changent, varient et les cadences de plus en plus accélérées dans le domaine économique et politique les entraînent dans une crise universelle.

Ne cherchons pas l'origine de cette crise dans la mollesse des hommes qui n'ont pas beaucoup changé, mais dans les possibilités infinies des communications et des échanges, fruits de la technique et qui donnent à la faiblesse ou à l'égoïsme de l'homme une sorte de « multiplicateur ». Nous sommes dans le siècle de la vitesse, de l'extension superficielle. On court en surface.

L'agriculture représente, par rapport à la technique, à l'industrie... la lenteur... à la course superficielle... la troisième dimension. Nous vivons dans une époque qu'on a appelée : « L'âge de Prométhée ». L'homme veut pétrir, transformer la nature, la plier entièrement à ses vœux. Dans ce monde, il faut suivre cette cadence ou être englouti !

Or, dans ce siècle d'accélération conti-

nue, d'organisation, l'agriculture ne peut pas suivre ! Et là est son drame. Elle est la lenteur en face de la vitesse. Tandis que le rythme de la production individuelle est infiniment accélérable... *on ne force pas la vie.*

On peut facilement fabriquer des autos en série, toujours plus rapides... on peut produire plus de blé, mais on ne peut hâter sa maturité. Il s'étendra toujours le temps entre l'automne et le printemps. Cette constatation donne raison à l'humoriste quand il dit : « On ne peut pas faire pousser des feuilles en tirant dessus ! »

Le machinisme ne peut jamais s'adapter complètement à l'agriculture. Dans une industrie, une machine peut fonctionner 24 heures par jour et occuper trois fournées de travailleurs de 8 heures, tandis que dans bon nombre de travaux agricoles la machine ne peut intervenir. Je pense qu'on ne trouvera jamais une machine à tailler la vigne. L'agriculture représente l'incertitude, le risque, l'imprévu en face de l'organisation, de la rationalisation. Les résultats de l'agriculture sont toujours incertains ; ce ne sont pas les calculs de l'homme qui les déterminent, mais les caprices de l'air, des saisons. Nous vivons dans ce que Gabriel Marcel appelle : « La catégorie des menacés ! »

L'agriculture représente la continuité en face du discontinu de la matière.

On peut imposer un arrêt à la machine ; elle ne bougera pas de l'endroit jusqu'au moment où un nouveau besoin nécessite son emploi... tandis que le cheval doit être soigné... qu'il soit au travail ou au repos.

Gustave Thibon.

Qui s'y frotte s'y pique !

Chacun au village, connaissait Dodet, le petit bossu grisonnant. C'était un vieux garçon bon enfant et si respectueux du bien d'autrui qu'on aurait fait de lui un fameux garde-champêtre. Malgré l'infirmité dont Dame Nature l'avait gratifié à sa naissance, il était gai comme un pinson et toujours bien disposé à rendre service à son prochain, ne ménageant ni son temps, ni sa peine. On l'estimait d'autant plus que, sans autre fortune que ses bras, il s'ingéniait à se tirer d'affaire sans jamais demander quoi que ce soit, agrémentant sa vie paisible et rangée de savoureuses réparties qui l'avaient rendu particulièrement sympathique dans toute la contrée.

Pourtant, comme il n'y a pas de règles sans exceptions, il avait comme voisin un ancien camarade d'école qui, après avoir séjourné à l'étranger, où il comptait faire fortune, était rentré au pays aigri et plus pauvre que Job.

Sans raisons — ou bien était-il peut-être jaloux de la bonne humeur dont Dodet faisait constamment preuve, qui sait ? — il en voulait à la corde au petit bossu, lui jouant toutes sortes de vilains tours, allant même jusqu'à tourner en ridicule sa malheureuse infirmité.

Mettant la faute sur la guigne qui poursuivait son malchanceux compagnon, Dodet n'attacha guère d'importance à ces plaisanteries d'un goût plus que douteux mais, en définitive, tant va la cruche à l'eau... et puis, tout de même, il se souvint que, comme disait son grand-père : « Quan l'é bon, l'é prao » et alors se promit de donner une leçon à son incorrigible persécuteur.

L'occasion ne s'en fit guère attendre : Un soir d'hiver, alors que la bise hurlait